DIMENSIONS CULTURELLES DANS L'ENSEIGNEMENT DU *FLE* EN FINLANDE

Mélanie BUCHART
Université Paris 8/Université Tampere (Finlande)

Un homme français typique n'est pas grand. Il est mince et cheveulu. Il a un nez grand et caractéristique. Il est aussi assez poilu (il doit se raser tous les jours).

Il prend bien soin de son apparence. Il met beaucoup de parfum et s'habille en noir, il est très élégant. il a des chaussures chères et chic. Il porte toujours un montre.

Il travaille beaucoup et rendre tard au soir. Il aime bien la nourriture. Son préférence sont les huitres et le fromage des montagnes. Il aime le vin rouge aussi, bien sûr.

Il te regarde toujours dans les yeux. Il est très poli et ouvre la porte pour les femmes et dit aussi « bonjour » aux grand-mères.

Il a un petit chien, un caniche qui s'appelle Fifi.

Il le fait sortir chaque jour et le chien fait des crottes sur les rues de Paris. L'homme ne les ramasse jamais!

Il passe ses vacances à Côte d'Azur en été et en hiver il va aux Alpes. Il conduit un Citroën 4x4. Et si quelqu'un essaye de lui dépasser, il crie de gros mots avec une tête rouge.

Il s'intéresse à la politique, il aime bien en parler. Il écoute de la musique anglaise pour se sentir mieux que les autres. Dans la réalité, il ne comprend pas les paroles.*

Texte authentique ; Ilona, Susanna, Hanna, étudiantes de 1ère année de français à Tampere en 2007.

Introduction

L'enseignement des langues porte en soi des implications culturelles fortes. L'approche d'une langue et d'une culture par son apprentissage peut modifier, invalider ou consolider des représentations que l'on a intériorisées comme étant une réalité. Il est surprenant de voir à quel point les représentations d'une langue-cible et de ses locuteurs demeurent stéréotypées chez les apprenants malgré l'évolution de la didactique vers une meilleure prise en compte des dimensions culturelles et interculturelles dans la transmission des différents savoirs (savoir-

faire, savoir-être, savoir-apprendre…). En effet, lors de l'enseignement-apprentissage de toute langue, on ne peut ni ne doit dissocier l'aspect culturel de l'aspect purement idiomatique de celle-ci. Les compétences linguistiques seules ne suffisent pas à maîtriser la langue-cible. Pourtant, la dimension socioculturelle de l'apprentissage d'une langue est trop souvent ignorée, tant par les enseignants que par les concepteurs de matériel pédagogique. Il en résulte que les apprenants présentent des lacunes en compétence communicative globale, lacunes qu'ils pensent combler en employant dans la langue-cible les mêmes contraintes rituelles que celles auxquelles ils ont recours dans leur langue maternelle. Or, ce type de stratégie mène inéluctablement au malentendu et à l'erreur socioculturelle qui sont, selon nous, bien moins facilement admis et excusés que les erreurs linguistiques. Dans le cadre de l'enseignement du FLE à des étudiants finnophones, il importe donc de faire prendre conscience aux apprenants des différences entre les codes communicatifs français et finnois afin qu'ils puissent à terme s'exprimer directement en utilisant les rituels communicatifs français sans raisonner dans leur langue maternelle ni tenter de traduire « ce qu'ils diraient en finnois ».

Il est difficile de catégoriser des codes communicatifs non linguistiques et de les attribuer à toute une société partageant la même langue sans être totalement culturaliste. Cependant, on peut distinguer des tendances, des habitudes communicatives communes à un ensemble de locuteurs et essayer de les transmettre aux apprenants afin de leur permettre d'améliorer leur compétence communicative en langue-cible. Pour ce faire, il faut, dans un premier temps, observer les représentations que chacune des cultures a de l'autre et distinguer ce qui relève du stéréotype ou de la réalité. L'image de la langue étudiée et de ses locuteurs donne quelques indices quant aux écarts culturels perçus par les apprenants entre leur langue-culture et celle qu'ils souhaitent étudier. Il est, par ailleurs, intéressant de connaître les raisons qui poussent ces étudiants à apprendre le français plutôt qu'une autre langue. Dans un deuxième temps, il convient d'établir les différences de codes socioculturels entre les deux langues en présence. Nous nous intéresserons ici à quelques éléments ritualisés dans la conversation (tutoiement/vouvoiement, usage d'appellatifs ou non, salutations/prise de congé, réponses aux excuses et aux remerciements) afin de tenter d'expliquer, à l'aide de la linguistique contrastive, les erreurs socioculturelles de base les plus fréquentes chez les apprenants finnophones.

1. Représentations de la langue française et de ses locuteurs chez les apprenants finlandais

Tout d'abord, à l'aide de 62[1] questionnaires adressés aux étudiants de français de l'université de Tampere (Finlande), nous nous sommes penchées sur les représentations que ces derniers avaient de la langue française et de ses locuteurs. Nous leur avons demandé pourquoi ils avaient choisi d'étudier le français plutôt

[1] Nous enrichirons cette étude en distribuant ce questionnaire aux nouveaux étudiants de première année à la rentrée 2009.

qu'une autre langue à l'université[2]. Ils pouvaient bien sûr proposer plusieurs réponses à cette question ouverte.

Raisons évoquées	Nombre d'occurrences	Pourcentages	
		Rapport au nombre d'occurrences (97)	Rapport au nombre de questionnaires (62)
Amour de la langue française / belle langue[1]	40	41,23%	64,52%
Langue utile professionnellement[2]	17	17,53%	27,42%
Intérêt pour la culture française et le pays	9	9,28%	14,52%
Intérêts personnels[3]	7	7,22%	11,29%
Etudier une langue supplémentaire autre que l'anglais	6	6,19%	9,68%
Linguistique intéressante (grammaire/ orthographe et phonétique évoquées)	5	5,15%	8,06%
Devenir enseignant de français	5	5,15%	8,06%
Pour entrer à l'université[4]	3	3,09%	4,84%
Ne savait pas quelle autre matière choisir / autres options peu intéressantes	2	2,06%	3,23%
Langue « amusante »	1	1,03%	1,61%
Langue difficile/ défi de l'apprendre	1	1,03%	1,61%
Intérêt pour la littérature française	1	1,03%	1,61%

Comme nous l'indique le tableau ci-dessus, ils ont pour la plupart choisi d'étudier le français par amour de cette langue qu'ils qualifient de « belle » et « romantique ». Ils évoquent leur attirance pour les langues étrangères en général avant de spécifier que le français est « la plus belle langue », « la préférée », en insistant parfois sur la phonétique et l'intonation qui rendent selon eux la langue « chantante », « vivante ». Dans plus d'un quart des questionnaires, les étudiants ont précisé que le français était selon eux une langue « importante » dans l'Union Européenne et par conséquent, une langue utile dans leur future profession quelle qu'elle soit.[3] La troisième réponse évoquée par les étudiants est leur intérêt pour la « culture française » et pour le pays. Ainsi, à travers la langue, ils ont également pour objectif de découvrir une culture différente de la leur. Nous en avons profité pour leur demander ce que l'expression « culture française » signifiait pour eux mais la diversité des réponses données ne nous a pas permis à ce jour de généraliser ou de définir clairement ce que le terme de « culture » recouvrait dans l'esprit d'apprenants qui choisissent cette langue à l'université.

Dans ces questionnaires, leur vision stéréotypée et très subjective de la langue nous a amenée à leur demander de citer 5 mots qui leur venaient spontanément à l'esprit quand ils pensaient aux Français. Nous avons relevé à peu près autant d'occurrences mélioratives que péjoratives, ce qui dénote une vision « équilibrée »

[2] Précisons que les Finlandais peuvent étudier plusieurs langues à l'université mais doivent choisir une matière principale (dans laquelle ils passent le concours d'entrée) et une matière secondaire.

[3] Notons que seuls 8% des interrogés étudient cette langue dans le but de l'enseigner.

des Français chez les apprenants finlandais. L'image de l'autre n'est ni idéalisée, ni dégradée, ce qui n'empêche pas leurs réponses de regorger de stéréotypes. En effet, ils qualifient les Français de « chaleureux/gentils » (25 occurrences) et d' « élégants »/de « chics » (10 occurrences) mais aussi de « fiers » (24 occurrences) et de « bavards » (17 occurrences). A 15 reprises, les étudiants ont affirmé que les Français étaient « polis » et avaient « de bonnes manières ». Il s'agit donc du deuxième qualificatif mélioratif cité par les étudiants quand ils pensent aux Français. C'est précisément ce résultat qui nous étonne et nous intéresse. Les étudiants se basent sur l'image qu'ils ont de la langue française, image véhiculée par les médias, les manuels et leur expérience personnelle, pour émettre ce jugement sur la personnalité de « ces autres » qu'ils n'ont pas forcément rencontrés (certains étudiants interrogés n'ont jamais vécu en France et n'ont pas de contact avec des Français en Finlande). En contraste avec leur langue maternelle, le français leur apparaît comme une langue « polie » et par conséquent, les Français bénéficient du même qualificatif : ils sont perçus comme des individus raffinés et bien élevés. Cette vision semble assez généralisée chez les étudiants finlandais ; elle est même parfois explicitement exprimée (cf. texte authentique présenté en exergue).

2. La communication « à la Finlandaise »

On ne peut comprendre la représentation des Français et de la langue chez les apprenants finlandais que par comparaison avec l'univers socioculturel et linguistique dans lequel ils évoluent, d'où l'importance d'étudier la façon dont les Finlandais ont l'habitude de communiquer dans leur langue maternelle. En effet, en finnois, on ne s'encombre pas de formules de politesse telles que les Français les conçoivent et celles-ci sont considérées comme désuètes voire ridicules. Les Finlandais voient donc les Français comme des individus exagérément polis et respectueux qui usent avec abondance des formules de politesse, tant à l'oral qu'à l'écrit, au lieu d'aller à l'essentiel. Est-ce pour autant une raison suffisante pour qualifier tout un peuple de « poli » ou d' « impoli » ? Ce qui se pratique dans une langue-culture donnée ne peut être calqué sur sa langue-culture maternelle. Chaque langue s'inscrit dans son cadre culturel propre et c'est justement le calque d'un schéma culturel intériorisé par un locuteur sur la langue-cible qui entraînera des erreurs socioculturelles. Par exemple, en finnois, les appellatifs sont rarement utilisés, comme l'atteste Mikluha (1998 : 147) : « En Finlande, on se dit bonjour en se serrant la main et en hochant la tête. Les mots "Bonjour, Bonsoir, etc.", sans mention du nom de la personne à laquelle on parle peuvent, du point de vue des étrangers, sembler vides et froids, marquant ainsi une distance sociale». Effectivement, si l'on se place dans un « cadre culturel français », un simple « Bonjour » accompagné d'un vague hochement de tête paraît bien peu chaleureux… Un Finlandais utilisera le prénom de son interlocuteur pour attirer l'attention de celui-ci (par exemple dans une foule) mais en aucun cas pour le saluer.

D'autre part, bien que le vouvoiement existe en finnois, le tutoiement est de rigueur dans la plupart des interactions. Il existe en réalité trois formes de tutoiement en finnois comme nous l'explique Eva Havu (à paraître : 4) : « (a) le tutoiement sans

pronom personnel (la forme la plus polie), (b) le tutoiement avec pronom personnel et (c) le tutoiement avec pronom personnel familier « amalgamé » s'il s'agit d'une question, ou le tutoiement familier accompagné d'une forme verbale familière (la forme la moins polie) ». Dès lors, les Finlandais ont tendance à employer le tutoiement en français sans que cela leur paraisse impoli puisque dans leur langue maternelle, des nuances de formalité entre ces 3 formes de tutoiement existent. Or, un Français tutoyé « à tort » (selon son propre cadre culturel) pourra se vexer et considérer que son interlocuteur finlandais ne respecte aucun code social (hiérarchie, âge…).

Les stratégies d'adresse sont propres à chaque langue et la méconnaissance des différences socioculturelles entre sa propre norme et celle de la langue-culture cible peut engendrer des stéréotypes tels que ceux que nous avons énoncés dans la partie 2 (« les Français sont polis et ont de bonnes manières »). Ces différences sont tout aussi comportementales que linguistiques. Ainsi, en France, il est convenu de saluer les personnes qui nous entourent dans certaines situations de la vie quotidienne où d'autres personnes attendent en petit comité (boulangerie, banque, médecin…). En Finlande, déclarer « Messieurs-Dames » ou même un simple « Bonjour! » en entrant dans un commerce ou une salle d'attente est tout simplement inconcevable. Dès lors, on peut comprendre que l'ensemble de ces écarts culturels amène les apprenants à penser que le cadre culturel français est excessivement « poli » et que ses locuteurs le sont également.

3. Analyse d'éléments ritualisés au cours d'interactions entre Français et Finlandais

Nous avons réalisé[4] une première analyse d'un corpus d'enregistrements d'interactions verbales entre Français et Finlandais dans deux situations : l'une formelle, l'autre non, afin d'étudier l'emploi des éléments ritualisés de base dans la conversation (salutations, prise de congé avec ou non utilisation d'un appellatif, tutoiement/vouvoiement, réponses aux remerciements et aux excuses) chez nos étudiants finlandais. Nous avons voulu voir s'il y avait une différence de résultat entre les deux groupes formés : le premier n'ayant pas de contact avec des natifs (G1) et le second étant constitué d'étudiants ayant vécu en France ou fréquentant régulièrement des Français (G2). Nous avons volontairement effectué ces enregistrements dans le cadre d'interactions simulées, avec consignes du type « vous êtes journaliste et devez interroger cet écrivain français » ou encore « vous êtes deux amis et vous avez rendez-vous dans un café ». Nous pensions que les étudiants essaieraient justement de rassembler leur savoir socioculturel afin de jouer ce qui est 'socialement admis' en France. Nous avons constaté avec surprise que dans le G1, les étudiants avaient fréquemment utilisé la bonne salutation suivie du prénom de l'interlocuteur alors que dans le G2, l'emploi de l'appellatif était rare. Comment expliquer que les étudiants n'ayant jamais vécu en France maîtrisent davantage le manuscrit français « salutation + prénom », manuscrit considéré comme correct par les concepteurs de manuels? Cela peut justement s'expliquer par le fait que les manuels de français en Finlande insistent exagérément sur

[4] En collaboration avec Johanna Niskavaara, étudiante en master de français à Tampere en 2008.

l'utilisation du prénom dans les salutations françaises. Les étudiants n'ayant pas vécu en France ont donc intégré cette donnée purement issue de leur apprentissage et la reproduisent lors des échanges tandis que ceux qui connaissent des français natifs se basent sur leur expérience et savent que l'utilisation du prénom après la salutation n'est pas rituelle comme le laissent entendre les exemples caricaturaux vus en cours.

Nous avons remarqué que lors de la séquence de clôture dans la situation formelle, aucun étudiant n'avait utilisé l'appellatif « Madame », requis dans ce contexte. L'usage des appellatifs nécessaires lors d'un échange formel n'est par conséquent pas assimilé par les apprenants. En outre, l'écart d'adaptation au cadre socio-culturel français se creuse entre les deux groupes lorsqu'il s'agit d'échanges complémentaires. En effet, au moment des salutations et de la prise de congé, les étudiants avaient la possibilité d'imiter le natif et de produire la même réplique d'ouverture ou de clôture que lui puisqu'il s'agissait d'échanges réciproques. Or, les réponses aux remerciements ou aux excuses sont des échanges complémentaires servant à rétablir un certain équilibre rituel dans la conversation: les étudiants devaient connaître le bon manuscrit ou à défaut, utiliser un manuscrit que nous avons appelé 'stratégique'. Par exemple, certains étudiants pris au dépourvu et ne sachant comment répondre à des remerciements selon le bon manuscrit (« Je t'en prie », « Il n'y a pas de quoi », « De rien »...) ont tenté de répondre de façon détournée (« Je savais que ça te ferait plaisir »). Ceux du G1, lors des réponses aux remerciements, n'ont pour la plupart utilisé aucun manuscrit. Quelques-uns ont eu recours à un manuscrit stratégique et seul un étudiant a produit le bon manuscrit tandis que dans le G2, les étudiants ont utilisé le manuscrit français ou, à défaut, un manuscrit stratégique.

Quant aux réponses aux excuses, qu'il s'agisse de la situation formelle ou informelle, le G1 a en général formulé un manuscrit erroné alors que le G2 a principalement employé le manuscrit français. Nous pouvons par conséquent observer que les étudiants n'ayant pas de contact avec des Français ne parviennent pas à intérioriser ni à reproduire les manuscrits socioculturels français appris en cours. Les ont-ils seulement étudiés ? Il paraît difficile à croire qu'ils n'aient jamais vu au cours de leur apprentissage de la langue comment répondre à un remerciement ou à une excuse. Le problème vient peut-être justement de cet enseignement au collège et au lycée, uniquement basé sur les manuels et laissant peu de place à des interactions authentiques ou au moins semi-authentiques en français. Une série d'observations de classes et d'entretiens avec des professeurs de français au collège et au lycée nous a permis de constater, avec regret, que les interactions en classe avaient presque toutes lieu en finnois. Travailler indirectement les éléments ritualisés que nous avons analysés est tout à fait possible en cours et peu contraignant. Il suffirait aux professeurs de parler français pendant tout le cours : cela amènerait les apprenants à assimiler naturellement les échanges ritualisés complémentaires sans avoir à les « apprendre ».

Conclusion

L'analyse des questionnaires remplis par les étudiants de français de Tampere ainsi que celle d'enregistrements d'interactions formelles ou non entre Français et

Finlandais nous a permis d'ouvrir la voie à une étude beaucoup plus vaste et complexe portant sur les dimensions culturelles dans l'enseignement du FLE aux apprenants finnophones. « Vaste » d'une part, car définir l'ensemble des savoirs culturels indispensables à la bonne maîtrise du français n'est pas chose aisée. Peut-on seulement catégoriser ces savoirs et les enseigner comme on s'applique à enseigner d'autres éléments constitutifs de la langue-cible ? Qu'est-ce qui relève du culturel dans les actes de langage ? Ce savoir est-il transmis implicitement ou doit-il faire l'objet d'un enseignement particulier ? Quels sont les outils pédagogiques qui pourraient permettre d'améliorer la compétence socioculturelle des apprenants ? « Complexe » d'autre part, car il est difficile de lister une série d'éléments moins palpables et donc moins facilement assimilables que ceux qui s'expliquent par la linguistique comparative : en effet, pour qu'un échange communicatif ait lieu, les locuteurs recourent non seulement à ce que Kerbrat-Orecchioni appelle les « procédés de validation interlocutoire », autrement dit les rituels confirmatifs que nous avons étudiés (salutations, remerciements…), mais aussi à d'autres indices de validation tels que les procédés phatiques (captateurs, reprises, reformulations, etc) et les signaux régulateurs témoignant du « feedback » de l'interlocuteur. Pour que l'analyse de l'interaction entre locuteurs français et finlandais soit plus complète, il faudrait également s'intéresser à tout ce qui relève de la communication non verbale et paralinguistique (contact oculaire, tours de parole, gestuelle, proxémie…). Notre étude ne souhaite pas s'arrêter au simple constat des différences entre les deux cadres culturels en présence. Nous souhaiterions également comprendre quelle serait la meilleure façon de transmettre l'ensemble de ces éléments (qui s'acquièrent en général lors d'un séjour dans le pays), lors d'un cours.

Par ailleurs, l'analyse d'interactions enregistrées peut nous éclairer sur les lacunes et erreurs socioculturelles des apprenants finlandais de niveau universitaire mais ne peut pas toutes les expliquer. Si nous voulons comprendre ce phénomène, nous devons nous placer dans un contexte scolaire beaucoup plus large et voir comment ces étudiants ont appris le français auparavant : méthodologie en vigueur au collège/lycée ? manuels utilisés ? contenu socioculturel de ces manuels? sensibilisation ou non des enseignants de collège/lycée à la problématique culturelle et interculturelle ?

Bibliographie

Beacco J-C. (2000), Les dimensions culturelles des enseignements de langues, Hachette, Paris.

Havu E. (2005b), « L'emploi des pronoms d'adresse en français : étude sociolinguistique et comparaison avec le finnois ». Taavitsainen, Irma, Härmä, Juhani & Korhonen, Jarmo (éds) , Dimensions du dialogisme, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, Helsinki, pp. 225-240

Havu E. (à paraître dans les Cahiers de la Nouvelle Europe), « Les stratégies d'adresse en finnois et en français : réflexions d'une « identité » ?

Kerbrat-Orecchioni C. (1990-1992-1994), *Les interactions verbales* : *t.I-II-III*, A.Colin, Paris.

Kerbrat-Orecchioni C. (2001), Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement, Nathan université, Paris.

Kerbrat-Orecchioni C. (2005), *Le discours en interaction*, A.Colin, Paris.

Lázár I. (2005), *Intégrer la compétence en communication interculturelle dans la formation des enseignants*, Centre européen pour les langues vivantes, éditions du Conseil de l'Europe, Strasbourg.

Mikluha A. (1998), *Kommunikointi eri maissa*. Kauppakaari Oyj. Yrityksen tietokirjat. Gummerus Kirjapaino Oy, Helsinki.

Sarkola J. (2005), *Observations sur l'enseignement de la compétence communicative interculturelle*, mémoire de maîtrise, pro-gradu tutkielma, Tampereen Yliopisto, Tampere.

Zarate G. (1986), *Enseigner une culture étrangère*, Hachette (coll. FLE), Paris.

Zarate G. (2000), Mobilité internationale et formation : dimensions culturelles et enjeux professionnels, Recherche et formation. Téléchargeable à l'adresse :

http://www.ecml.at/documents/pub122F2003_zarate.pdf

Zarate G. (2004), *Représentation de l'étranger et didactique des langues*, Didier scolaire, coll. Essais, CREDIF/ENS Saint-Cloud.